

Guy D'Amours

LA VIE EST
UNE SACRÉE
FARCE

NOUVELLES



De Courberon

La vie est une sacrée farce

Nouvelles

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre: La vie est une sacrée farce : nouvelles / Guy D'Amours.

Noms: D'Amours, Guy, 1970- auteur.

Description: Nouvelles.

Identifiants: Canadiana 20260025712 | ISBN 9782922930825

Classification: LCC PS8557.A498 V54 2026 | CDD C843/.6—dc23

Les éditions De Courberon

745, boulevard René-Lévesque Ouest

Québec (Qc)

Canada G1S 1T3

decourberon@gmail.com

www.decourberon.net

**Retrouvez les éditions De Courberon sur
Facebook et Instagram.**

Illustrations :

Léonie Callier-Filette

leonie.illustrations@gmail.com

ISBN 978-2-922930-84-9 (PDF)

Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Québec, 2026

Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Canada, 2026

© Éditions De Courberon et Guy D'Amours, 2026.

Tous droits réservés pour tous pays.

Guy D'Amours

La vie est une sacrée farce

Nouvelles

De Courberon

Pour Marie-Pierre

dont l'amour est un refuge et la
douceur une béquille quand la vie
veut me mettre à genoux.

« Si Dieu existe, il doit rire. S'il n'existe pas, c'est encore plus drôle. »

Mireille Gagnon,
*Pensées pour ceux qui hésitent entre
rire et pleurer*

« J'ai prié pour avoir de la patience. On m'a donné des gens. Beaucoup de gens. »

Maître Yun-Li Tremblay,
Zen et autres catastrophes

Avant-propos

Jusqu'ici, tout ce que j'ai écrit s'inscrivait dans un registre plutôt sérieux. Trop sérieux, diront les mauvaises langues, comme si mes précédents livres avaient été traduits du latin par un comptable dépressif ou étaient si austères qu'ils donnaient envie d'applaudir quand un adjectif un peu coloré osait se montrer. C'est étrange, car dans la vie quotidienne, je suis généralement perçu comme quelqu'un de comique — du moins par les gens qui n'ont pas vécu avec moi.

Loin d'être un reniement de mes écrits antérieurs, l'humour m'est apparu cette fois comme une nécessité pour alléger ce monde déjà bien assez pesant. J'ai donc troqué les grandes interrogations existentielles contre de petites absurdités quotidiennes, échangé les discours tourmentés pour des dialogues cocasses et remplacé les ruminements de jour de pluie par des considérations sur les vaisseaux extraterrestres en forme d'artichaut. En somme, j'ai préféré le ridicule au raisonnable, sachant que le premier est souvent le second qui a mal tourné.

J'ai ri en me relisant, ce qui est bon signe, sauf si l'on considère que je rigole aussi quand je lis la posologie d'un médicament qui précise « usage externe seulement » et que j'imagine le procès qui a forcé le fabricant à ajouter cette mention.

Évidemment, je n'ai pas écrit ces nouvelles pour résoudre vos problèmes existentiels ou vous enseigner la respiration consciente. Il y a plein de gens plus intelligents, plus calmes et plus outillés que moi pour vous aider en ce sens (mais ils facturent cher de l'heure et sont souvent abonnés à un magazine de pêche). En toute humilité, le seul objectif de ce livre est de vous faire sourire et pourquoi pas rire aux éclats. Si tout va comme je le souhaite, il vous fera au moins oublier pendant quelques heures que le voisin perce des trous dans le mur depuis trois semaines ou que quelqu'un a encore mis vos clés à un « endroit logique » où vous n'irez jamais regarder.

Soyons honnêtes, il n'est pas si difficile d'être drôle quand on parle du monde moderne, car notre société est une inspiration humoristique inépuisable. Il suffit d'observer. On veut être productifs, mais on passe une heure à chercher la télécommande. On dit manquer de temps et on regarde dix épisodes d'affilée d'une série dont on aura oublié le titre le lendemain. On essaye d'être heureux tout en se comparant à des influenceurs qui déjeunent dans leur villa thaïlandaise avec vue sur la mer d'Andaman (*#lundinormal*). On se veut libres, mais on clique machinalement sur ACCEPTER LES CONDITIONS GÉNÉRALES sans les lire. On rêve d'une vie simple, mais notre poubelle « intelligente » est arrivée avec un manuel d'instructions de vingt pages. On prêche la bienveillance en souhaitant une mort lente et douloureuse au conducteur d'en avant qui roule trop lentement à notre goût. On veut être cultivés, mais

la chose la plus profonde qu'on ait lue récemment est un commentaire de *Xx_DarkLordDuSalon_xX* qui dénonçait le complot du lait d'amande parce que les amandes n'ont pas de mamelles. C'est sur ce terrain fertile que j'ai cultivé l'humour de *La vie est une sacrée farce*.

La plupart des personnages de ces nouvelles s'inquiètent de choses qui n'ont pas d'importance et négligent celles qui en ont : ils essaient de donner un sens philosophique à un bagel, décident de poursuivre Dieu pour promesses non tenues ou réalisent qu'un régime sans gluten peut les sauver de la peine de mort. L'un tente de survivre en n'étant plus qu'une tête sur un coussin et un autre de séduire une femme en étant allergique à l'érotisme. D'une certaine manière, ils nous ressemblent beaucoup.

Ce recueil n'est donc pas une célébration de la sagesse humaine, mais plutôt le reflet de l'humanité dans un miroir légèrement déformant. Comme tout bon miroir, il souligne nos défauts, mais avec une touche d'humour qui permet de rire sans trop de honte.

Alors, installez-vous confortablement, servez-vous un café ou un verre de vin (selon l'heure ou votre désir de lucidité) et savourez ces petites histoires. Elles ne vous rendront pas plus sages, ni plus tolérants envers les gens qui disent : « Je dis ça, je dis rien », mais elles pourraient vous faire rire, ce qui est déjà beaucoup. Et si vous ne riez pas du tout, c'est probablement que vous êtes le voisin qui perce des trous dans le mur.

Guy D'Amours

Décroissance personnelle

« À partir du raisonnement voulant qu'il n'y a jamais de grosse bosse qui n'ait été précédée d'une petite bosse, il est naturel qu'on s'emploie à chercher ardemment les petites bosses. »

Fernand Turcotte,
Le surdiagnostic

Je ne me souviens plus exactement du moment où je suis tombé malade. Peut-être un lundi ou un jeudi, ou alors tous les jours de la semaine, ce qui est déjà un symptôme inquiétant. En tout cas, ce fut assez sournois : un léger vertige, une petite douleur abdominale, une impression générale qu'une partie de mon corps s'était mise en grève sans préavis.

Mon médecin, que je voyais rarement parce que je préfère la politique de l'autruche à celle du mieux vaut prévenir que guérir, m'a examiné consciencieusement avant de prononcer la phrase qui change une vie :

— Il va falloir une opération.

— Une opération de quoi ? ai-je demandé.

— De vous.

— De moi ? Mais... quelle partie ?

— On verra sur place.

— Comme dans un buffet ?

Il a ri. Enfin, je crois. En y repensant bien, ça ressemblait peut-être davantage à un raclement de gorge mal contrôlé.

La première intervention s'est bien passée. On m'a enlevé l'appendice. « Un organe inutile », disaient-ils, avec le même ton douteux que l'on prend quand il reste des pièces après avoir monté un meuble IKEA. Bon. Un morceau en moins, mais l'ensemble tenait encore.

Ensuite, à peine rétabli, voilà qu'on découvre que mon genou gauche est « douteux ».

— Douteux comment ?

— Il a un air louche, m'a répondu le chirurgien.

— Je ne savais pas qu'un genou pouvait avoir un air particulier.

— Tous les genoux ont un air caractéristique, c'est scientifique.

Hop, opération. Résultat : ma jambe pliait désormais à 123 degrés au lieu de 90, ce qui me donnait une démarche de danseur de tango. C'était sexy, les femmes me regardaient beaucoup. Elles se chuchotaient des choses entre elles et riaient. Mon moment de gloire.

Puis, ce fut la vésicule biliaire, un autre truc « futile ». Je savais que nous étions faits de 60 % d'eau, mais je ne savais pas que nous étions composés d'autant de superflu.

Quelques semaines plus tard, on m'annonça qu'il fallait retirer un rein. Puis, peu après, l'autre. Mon médecin de famille a dit « autant harmoniser ».

— Harmoniser ? ai-je demandé.

— Oui, comme une bibliothèque. On ne peut pas garder un seul tome d'une encyclopédie. Ça déséquilibre l'ensemble. C'est important l'équilibre. Regardez les écouteurs sans fil : si vous en perdez un, l'autre devient instantanément déprimant et inutile. Il faut une symétrie dans le malheur.

Je n'étais pas certain de bien comprendre, mais mon esprit rationnel me recommandait de me fier encore une fois à la science.

Je sortais de l'hôpital plus léger chaque fois. Au sens propre. Un ami m'a dit :

— Tu devrais remercier la médecine moderne.

— La médecine moderne et la gravité, ai-je répondu.

J'étais effectivement de plus en plus léger et lors de fortes bourrasques, il fallait beaucoup me fier à la loi de la pesanteur.

La chirurgie devint une routine. La veille des opérations, les infirmières passaient me voir en souriant :

— Alors, vous êtes prêt pour demain ?

— Qu'est-ce qu'on enlève cette fois ?

— Surprise !

J'étais devenu une sorte de calendrier de l'avent médical, sauf qu'au lieu de portes, c'est ma peau qu'on ouvrait et que mes organes faisaient office de petits chocolats.

Puis ce fut le tour du bras gauche.

— Heureusement, je suis droitier, ai-je proclamé.

— Alors vous voyez, ça tombe bien, répondit le chirurgien.

— Et si j'avais été gaucher ?

— On vous aurait conseillé d'être droitier.

On m'annonça bientôt que le bras droit était aussi malade. J'étais inquiet, mais après tout, on s'habitue rapidement à manger avec une paille.

Ensuite, ça a déboulé : les jambes, puis l'estomac, puis le foie. On me retirait les organes comme on vide une valise trop pleine à la douane : n'importe comment et devant tout le monde. À ce stade, j'étais un tronc vaguement humanoïde, vaguement enthousiaste, branché à des machines qui faisaient plus de bruit que moi. J'avais développé une certaine célébrité locale. On venait me voir comme une curiosité. Les internes se prenaient en photo près de moi : « Voici l'homme qui perd son corps, mais garde le moral ». Je n'étais pas un patient, j'étais devenu une attraction.

Une psychologue est venue s'asseoir à mon chevet.

— Comment vivez-vous tout ça ?

— Mal assis, mais ça, c'est la faute du lit d'hôpital.

— Non, je veux dire psychologiquement.

— Ah! Psychologiquement, je me sens comme une version grandeur nature de Monsieur Patate.

— Et votre rapport à la mort?

— Cordial, mais distant. Nous nous écrivons rarement.

Mon frère aussi est passé me voir. Il a mis du temps avant de parler.

— Comment ça va?

— Très bien.

— Tu es sérieux?

— Oui, j'ai enfin une excuse pour ne pas aider aux déménagements.

— Sérieusement, comment tu fais pour supporter ça?

— Facile. Je fais des respirations yogiques.

— Tu n'as même plus de poumons!

— Je sais, c'est pour ça que mes méditations ne durent pas longtemps.

Il a souri, l'air fatigué. Il est trop stressé mon frère.

Enfin, un jour, le chirurgien m'annonça:

— Écoutez, il va falloir retirer le reste.

— Le reste, quel reste?

— Le reste... du corps.

— Tout le corps? Comme tout, tout?

— Oui, mais rassurez-vous, nous gardons la tête.

— Parce que c'est la partie la plus utile?

— Non, parce que c'est la plus photogénique.

J'ai signé le consentement d'un mouvement du menton, ce qui techniquement était la seule partie mobile qu'il me restait.

Et voilà: je suis désormais une tête posée sur un cousin ergonomique. Les infirmières me transportent d'une

table à l'autre comme un pot de fleurs. Les visiteurs me regardent avec pitié, mais moi, je leur souris (c'est une des seules fonctions qui n'est pas un geste fantôme, comme les orteils qui me grattent, l'épaule qui m'élançe, la hanche qui bloque).

Ma mère, elle, s'inquiète. C'est son passe-temps favori, l'inquiétude. Certains font des mots croisés, elle préfère s'angoisser sur mon avenir sentimental.

— Comment vas-tu trouver une femme maintenant? m'a-t-elle demandé en me regardant comme si j'étais un sapin de Noël un deux janvier.

— Maman, avec Internet, tout est possible.

— Oui, mais sans bras, sans jambes...

— Je n'ai plus de corps, maman, mais j'ai toujours un sens de l'humour. Et crois-moi, ça attire plus que des abdominaux.

— Tu dis ça parce que tu n'as plus d'abdominaux.

— Non, je dis ça parce que je n'ai jamais eu d'abdominaux.

Elle a soupiré avant d'ajouter :

— Tu pourrais au moins envisager quelqu'un de spécial.

— Spécial comment?

— Je ne sais pas. Une bibliothécaire myope, une triple veuve ou quelqu'un qui n'est pas trop exigeant sur la masse corporelle.

— Tu veux dire quelqu'un qui m'aimerait pour ce que je suis?

— Oui.

— Une tête.

— Exactement. Une belle tête, hein! Bien formée. Tu as toujours eu un joli front.

J'ai voulu la rassurer :

— Maman, les femmes ne veulent pas d'un homme parfait. Elles veulent quelqu'un qui les fasse rire, qui les écoute, qui les comprenne.

— Oui, mais toi tu n'as plus d'oreilles.

— Elles sont encore là, maman.

— Désolée. Je croyais que c'étaient des poignées de transport.

Ma mère a toujours eu les mots pour me reconforter.

Ça ne m'a pas choqué, je crois bien avoir entendu toutes les blagues sur ma condition. J'ai même pensé à écrire un livre intitulé *101 blagues sur les gens réduits à une tête*. Il y a eu : « Tu as toujours la grosse tête ! », « On peut pas dire que tu as la tête sur les épaules. », « T'as toujours eu une tête à claques, mais maintenant on sait où viser. », « Tu n'en fais toujours qu'à ta tête. », « Tu es trop occupé, tu ne sais plus où donner de la tête ! ». J'avais développé une patience olympique et un sens de l'humour à toute épreuve. Je m'étais forgé un proverbe : *Tant qu'on rit, c'est qu'il reste un peu d'humanité dans ce monde de bistouris*.

Je continue à aller au cinéma. L'avantage, c'est que je ne prends pas beaucoup de place : une tête posée sur l'accoudoir, c'est plus discret qu'un manteau. À la caisse, l'employé hésite toujours.

— Une place ?

— Oui. Enfin, techniquement une demi-place, mais je paie plein tarif, sinon c'est de la discrimination.

— Et... combo maïs soufflé et boisson gazeuse ?

— Non merci, je n'ai pas d'estomac. Donnez-moi juste une paille, ça me rassure.

Une fois, juste avant le début du film, un adolescent a gratté mon crâne comme s'il cherchait quelque chose.

— Pardon, jeune homme, mais qu'est-ce que vous faites exactement ?

— Oh! désolé, c'est à cause de vos cheveux roux. Je vous ai pris pour un combo de nachos au fromage.

— T'en fais pas, on me le dit souvent, surtout la lumière tamisée.

Pendant la projection, les spectateurs me jettent parfois des regards gênés. À la dernière séance, le gars derrière moi a éternué si fort que j'ai atterri deux rangées plus loin, sur les genoux d'une jolie jeune femme qui m'a joué dans les cheveux durant tout le film. En fait, pour être franc, elle essayait le beurre du maïs soufflé collé sur ses doigts.

Bien sûr, je pratique de moins en moins le tennis, je n'écris plus et je n'embrasse plus. Mais j'écoute. Je pense. Je rêve encore. D'ailleurs, rêver est devenu mon sport national : on peut voyager beaucoup quand on est juste une tête, à condition d'avoir de l'imagination et un bon coussin. Je médite aussi. Enfin, je crois. Quand on n'a plus de corps, la méditation devient étrange : vous vous concentrez sur votre respiration, mais vous n'avez plus de poumons. Vous essayez de détendre vos épaules, mais vous n'avez plus d'épaules. Bref, je me contente de détendre mes pensées, ce qui est déjà un exploit.

J'ai aussi des inquiétudes philosophiques : suis-je encore un être humain ou une simple pièce de musée ? Et si on me rangeait un jour sur une étagère, entre un buste de Marc-Aurèle et un vase Ming ? Mais aussitôt, je me rassure : au moins, je ne paie plus de chaussures, de pantalons, de vestes. En fait, je suis devenu la personne la moins chère à habiller. J'ai même proposé à une marque de casquettes de devenir leur égérie. Ils ont hésité : trop littéral, ont-ils dit.

J'ai repris une vie sociale, autant que faire se peut. On me transporte en taxi, dans une boîte capitonnée. J'ai même tenté un rendez-vous amoureux. La femme était

Du même auteur

Les mémoires de Merlin, Saint-Patrice-de-Beaurivage, De Courberon, 2001.

D'un certain point de vue, Saint-Patrice-de-Beaurivage, De Courberon, 2002 [avec des illustrations à l'encre de Chine de Béatrice Leclercq].

Un réveil agité d'histoires, Saint-Patrice-de-Beaurivage, De Courberon, 2003.

Les mémoires de Merlin, Saint-Patrice-de-Beaurivage, De Courberon, 2007 [nouvelle édition en format de poche].

L'Attente, Saint-Patrice-de-Beaurivage, De Courberon (Collection «Murmure»), 2008.

Tout sauf gris, Saint-Patrice-de-Beaurivage, De Courberon, 2009.

Les bâtards de Camelot, Saint-Patrice-de-Beaurivage, De Courberon, 2011.

Propos importuns, Saint-Patrice-de-Beaurivage, De Courberon, 2012.

Un réveil agité d'histoires, Saint-Patrice-de-Beaurivage, De Courberon, 2013 [nouvelle édition en format de poche].

Les écrivains ne viennent pas tous du pôle Nord, Québec, De Courberon, 2016.

Les éditions De Courberon ont aussi publiés :

Catherine Chevrot

Le feu des miroirs (roman)

Hélène Custeau

Tant qu'il y aura des rivières (roman)

L'air du temps (roman)

Marcel D'Amours

Le fardeau de l'infamie (roman)

Valérie Forgues

La chute (nouvelle)

Adèle encore une fois (roman)

Gilles Leclerc

Miniatures. Carnets d'un inquisiteur, tome 1 (carnets)

Miniatures. Carnets d'un inquisiteur, tome 2 (carnets)

Miniatures. Carnets d'un inquisiteur, tome 3 (carnets)

Béatrice Leclercq

D'un certain point de vue (dessins)

Jean Marcel

Fractions 3 (carnets)

Fractions 4 (carnets)

Fractions 5 (carnets)

Fractions 6 (carnets)

Fractions 7 (carnets)

Gabriel Marcoux Chabot

Le rire de fou (poésie)
Il tombe des anges (roman)

Cristina Moscini

Bang Bang (nouvelle)

Yves Perreault

Le temps des collages (poésie)
Un ours sous la jupe (poésie)

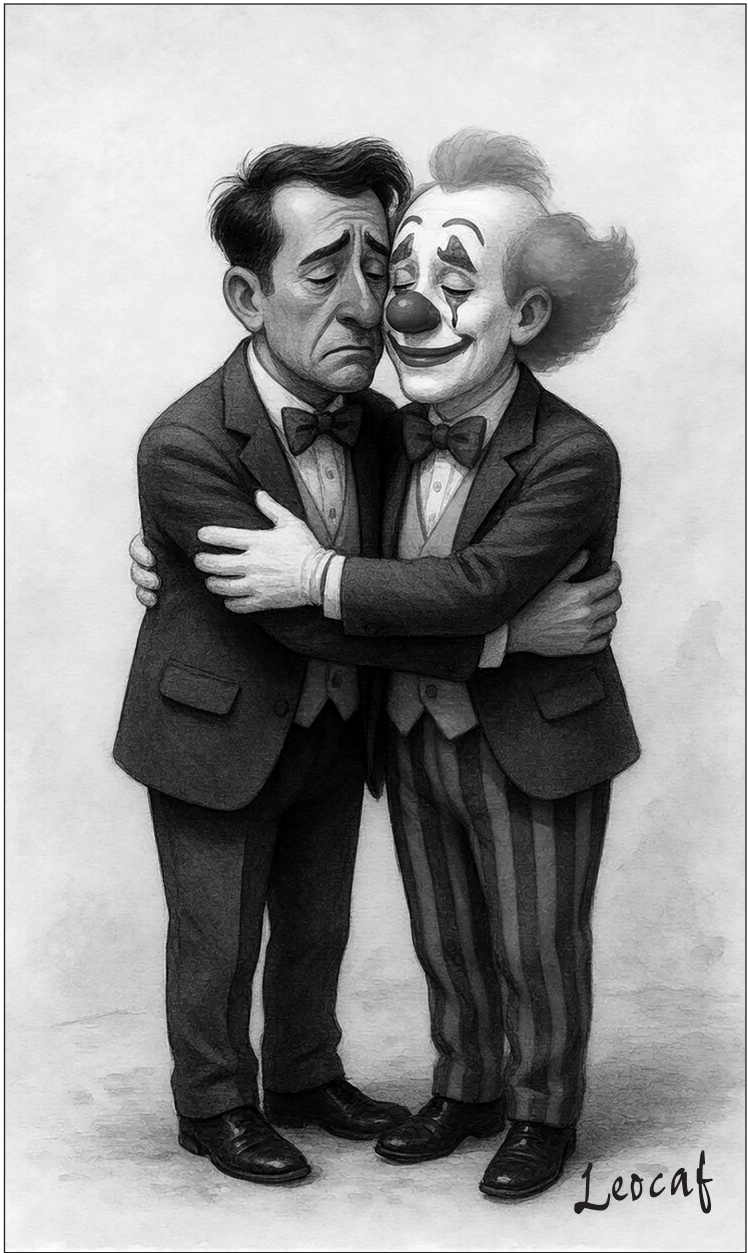
Vincent Thibault

Le secret fardeau de Munch (nouvelle)

La page suivante a été laissée intentionnellement blanche.
Vous pouvez l'utiliser pour :

1. noter le sens de la vie (si vous l'avez enfin trouvé) ;
2. tenter de dessiner une poutine existentialiste ;
3. rédiger votre propre liste d'épicevie ;
4. contempler le vide intersidéral de la condition humaine ;
5. en faire un avion et le lancer par la fenêtre en criant :
« L'humour est une construction sociale ! » L'éditeur décline toute responsabilité en cas de blessure oculaire due à l'avion en papier.





CET OUVRAGE, COMPOSÉ EN
GARAMOND 12,5/14,
A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN DEUX MILLE VINGT-SIX.



www.decourberon.net

Assez cherché le sens de la vie ! Il est temps de s'attaquer aux vraies questions. Un bagel peut-il avoir une vocation philosophique ? Comment mener une existence décente quand on n'est plus qu'une tête posée sur un coussin ? Et Dieu peut-il être poursuivi pour négligence cosmique ?

À une époque où l'humour devrait être remboursé par l'assurance maladie, ce recueil de nouvelles satiriques et absurdes arrive à point nommé. Imaginez les névroses de Woody Allen percutant l'univers tordu de *Black Mirror*, le tout saupoudré de la fantaisie déjantée de Douglas Adams. On y croise une galerie d'antihéros délicieusement inadaptés, jonglant avec les angoisses modernes et un quotidien qui déraile. Sans jamais donner de leçons, ces histoires célèbrent nos défauts avec une tendresse moqueuse.

La vie est une sacrée farce s'impose comme l'antidote parfait à la pesanteur ambiante.

Avertissement : ce livre ne remplace pas une thérapie, mais il coûte nettement moins cher.

Guy D'Amours a publié plusieurs essais et romans. En fin observateur des névroses contemporaines, il délaisse ici la gravité de ses œuvres précédentes au profit d'une plume où l'ironie mordante côtoie une joyeuse folie.

ISBN 978-2-922930-84-9

